

Interpréter sous contrainte ou le chercheur face à ses données

Marc-Henry Soulet, Docteur es Sociologie

Université de Fribourg

Résumé

Dans les sciences du contexte où les choses ne sont, par définition, pas égales par ailleurs, l'investigation scientifique se traduit par la production d'une hypothèse explicative, parmi d'autres existantes ou potentielles. Il ne s'agit pas tant de dire la réalité que d'en produire une lecture qui soit la plus plausible par rapport aux faits construits par le recueil des données, la plus recevable par rapport à la représentation socialement admise de cette dernière et la plus compatible avec l'état des connaissances disponibles au moment de sa production. Afin de cadrer le raisonnement interprétatif au cœur de l'activité de recherche en sciences sociales, ce bref article s'attachera à spécifier ce que recouvre l'opération intellectuelle dénommée imagination réaliste conçue comme activité interprétative sous contrainte. Il s'emploiera plus particulièrement à mettre en évidence les compétences dont doit faire montre le chercheur pour mener à bien une telle opération.

Mots clés

INTERPRÉTATION, IMAGINATION, COMPARAISON, LOGIQUE DE LA DÉCOUVERTE, COMPÉTENCES ANALYTIQUES

Introduction

Éclairer la nature des qualités essentielles du chercheur qualitatif. Belle tâche à laquelle, comme d'autres collègues, j'étais convié lors d'une session de travail organisée au Congrès de l'Acfas à Sherbrooke en mai dernier, mais lourde tâche tant il semble difficile d'éviter les lieux communs en la matière (avec le risque de retomber dans les travers risibles des vieux manuels de méthodologie en sciences sociales décrivant comment se présenter pour mener l'enquête) ou de ne pas tomber dans les fausses évidences (« C'est le chercheur qui fait la recherche »). Le danger est grand en effet de faire des propriétés intrinsèques des chercheurs des gages de qualités séparant, en quelque sorte ontologiquement, le bon grain de l'ivraie scientifique. Et ceci d'autant plus qu'une telle posture résonne avec l'expérience ordinaire de celui qui est appelé à encadrer les travaux de recherche d'étudiants ou de jeunes chercheurs : la qualité de chercheur des impétrants étant souvent proportionnelle à leur

capacité à comprendre et à mettre en œuvre ce que leur directeur attend qu'ils fassent.

Sauf à vouloir s'engager dans une telle voie, il semble nécessaire de contourner ce problème d'attribution essentialisante. Plutôt que de chercher des qualités particulières que l'on attendrait d'un chercheur qualitatif et, sous-entendu, pas d'un autre type de chercheur, quantitatif pour ne pas le nommer, il me semble préférable de qualifier les procédures intellectuelles et cognitives que suppose l'accomplissement d'une recherche qualitative, pour ensuite dégager les compétences nécessaires qu'il est possible, à la différence des qualités, d'acquérir par le biais de la formation ou de l'expérience. Il ne s'agit donc plus tant de rechercher les qualités personnologiques des chercheurs que d'identifier les procédures logiques et formelles qu'il est important de mettre en œuvre pour mener à bien une analyse qualitative des données. Dans le cadre de cette brève contribution, il ne saurait bien sûr être question de présenter la totalité de ces procédures, si tant est que ce soit possible; je me concentrerai donc sur ce que je considère être l'activité opératoire centrale, l'interprétation, en en dégageant ce qui me paraît en constituer les éléments nodaux : le déploiement de l'imagination réaliste et la pratique de la comparaison-découverte.

Être réalistement imaginatif (ou comment ne pas succomber aux sirènes de la preuve)

Pourquoi l'interprétation tout d'abord? Car je pense, et je ne suis pas le seul, que les sciences sociales sont des sciences interprétatives au sens où elles ne peuvent prétendre être nomologiques, et ce, parce que leurs assertions sont toujours produites en référence à des contextes sociaux dont la caractéristique majeure est d'être changeants. Si elles ne peuvent prétendre déboucher sur la production de lois, cela ne signifie pas tant que ces assertions sont relatives, c'est-à-dire de teneur et de valeur variables et donc limitées et imparfaites, que « relationnées », c'est-à-dire ne pouvant être appréciées en soi, mais seulement en rapport à un univers matériel et symbolique qui leur donne sens. En ce sens les sciences sociales sont des sciences empiriques, quoiqu'interprétatives. Interprétation ne rime donc pas avec herméneutique car le sens produit n'est pas simplement assujéti à une logique formelle, à une cohérence interne, il est aussi contraint empiriquement par son lien aux contextes sociaux qui lui donnent sa valeur. Chaque interprétation sociologique doit en ce sens rendre des comptes empiriques. Puisque, en sciences sociales, une interprétation est toujours indexée au contexte et mise à l'épreuve des faits, interpréter ne consiste pas en la découverte d'un sens occulte, en une élucidation en d'autres termes, mais en une élaboration de sens. Il ne s'agit pas d'un mode de

production allégorique (un sens en dessous à trouver) mais méthodique (un cheminement à construire) mettant en œuvre des opérations régulées.

Il faut en ce sens concevoir que le travail interprétatif articule indissociablement logique de la découverte et logique de la preuve. Enquête et analyse s'entremêlent étroitement, montrant à chaque moment une facette différente, enquête-découverte et enquête-validation, analyse-prospection et analyse-consolidation se renvoyant mutuellement les unes aux autres. La linéarité du processus de recherche fait place alors à l'itération constante conçue paradoxalement comme condition de progression, articulant étroitement dans un mouvement de révision constante les actes qui suivent à ceux qui précèdent. Un travail d'enquête, au sens large, ne doit donc pas tant être conçu comme un enchaînement de moments successifs mais comme un ensemble d'actes inter-reliés et interdépendants.

Un exemple trivial, emprunté au monde sportif, peut permettre d'explicitier ce numéro de duettistes que jouent découverte et preuve dans le travail interprétatif en sciences sociales. Pensons à l'alpiniste voulant entreprendre l'ascension d'une paroi abrupte. Il doit combiner une double tension : assurer les prises qui lui permettent de s'accrocher au mur minéral et lâcher l'une d'entre elles pour aller en chercher une nouvelle un peu plus haut, un peu plus à gauche ou un peu plus à droite. S'il renonce à l'une de ces actions, il est soit condamné à rester paralysé sur la paroi, incapable de progresser, s'obligeant, si personne ne vient le secourir, à rester là où il est, c'est-à-dire nulle part, ni en haut, ni en bas, soit exposé au risque probable de la chute si la saillie rocheuse est friable ou l'anfractuosité trop étroite pour exercer pleinement une traction lui permettant de hisser son corps sur un autre appui. Il doit donc, et ce en même temps, assurer ses prises et aller en chercher une nouvelle en un élan incertain mais contrôlé. Cette nouvelle prise entrevue, découverte à tâtons, voire imaginée avant que d'être trouvée, doit être essayée, testée et assurée afin qu'à son tour elle devienne un nouveau point d'appui solide permettant une assise telle, conjointement aux autres, qu'elle autorisera de lâcher une ancienne prise pour renouveler le mouvement. Recherche de prise et assurance, découverte et preuve, deux mouvements en apparence contraires, antinomiques même, et pourtant profondément associés pour que la progression soit possible. Toute fixation obnubilante sur le deuxième, assurance ou preuve, condamne à l'immobilité et à la stérilité. Bien sûr, cet exemple de l'alpiniste pris pour tenter d'explicitier les logiques de l'interprétation est imparfait, voire peut être en partie trompeur, en raison du fait qu'il postule un but clair, atteindre le sommet. Même si l'alpiniste arrive avec quelques mètres de décalage, à droite ou à gauche, de l'endroit prévu, le résultat à atteindre est déjà là, palpable et tangible, indiscutable même, ce qui

est loin d'être le cas pour le chercheur en sciences sociales dont la principale difficulté sera justement de faire reconnaître la plausibilité du résultat obtenu.

Accepter le risque interprétatif est ainsi une condition du travail analytique; comme la prise pour l'alpiniste, cela suppose de fonctionner par tâtonnements, par essais erreurs, par revirements, par intuition, par expérimentation incertaine. Mais, à chaque fois, il convient de dépasser ce qui est acquis. L'analyse interprétative comme la progression alpiniste sont un dépassement de la position acquise. Elles supposent toutes les deux d'aller au-delà de là où l'on est, de ce que l'on sait, avec la plus grande sécurité possible. C'est en ce sens que l'interprétation, paradoxalement, ne peut pas être comprise ni comme logique intrinsèque ni comme mise en application d'une activité sans référence à la sur-interprétation; ce qui suppose dès lors de renoncer à délimiter une frontière nette entre interprétation, qui serait respectueuse des données et fidèle au réel investigué, et sur-interprétation, qui serait abus et forçage des données. Interpréter est en ce sens toujours dépasser, outrepasser même, une connaissance acquise parce qu'interpréter ne saurait être autre chose que de produire une interprétation nouvelle par rapport à une interprétation déjà existante, qui, dès lors, doit oser forcer la réalité telle qu'elle est au moment représentée, pour pouvoir advenir et se faire reconnaître comme légitime. C'est au sens khunien changer de paradigme, substituer un mode de représentation et de problématisation d'une réalité donnée au profit d'un autre. Interpréter est toujours en ce sens réviser l'existant et proposer, quand ce n'est pas imposer, une autre consistance de l'existant.

En ce sens, interpréter est une prise de risque qui présuppose des sauts logiques, des sauts créateurs qui doivent, rapidement, être empiriquement étayés et argumentés pour pouvoir être reconnus et validés. Mais il faut néanmoins concevoir que, préalablement, interpréter déborde toujours en ce sens la valeur probatoire des descriptions empiriques utilisées, sinon nous n'aurions qu'une pure description, de la même façon que la faille ténue ou le léger replat de l'alpiniste doivent être conçus comme une prise possible avant que d'être assurés comme telle. L'interprétation, en tant qu'extraction de sens, est aller au-delà de ce que les données brutes disent *a priori*, un sens qui, dans le même élan, doit être soumis à un contrôle de véridicité.

Très tôt, pour ne pas dire dès la première confrontation avec le terrain, le chercheur va ainsi se forger une image, provisoire en même temps qu'hypothétique, au sens littéral du terme, qu'il va remodeler sans cesse au cours de son investigation. Qu'il le veuille ou non, il recourt minimalement, dès l'observation initiale, à une forme de synthèse faite de quoi il serait simultanément confronté à une étendue infinie de données et une vacuité de

sens. Ces images forment des réponses anticipées à entendre comme des solutions partielles et provisoires, mais surtout elles ont pour finalité première d'aider à circonscrire l'investigation et à passer de l'énigme au problème. Il s'agit, en d'autres termes, d'anticipations interprétatives.

Il ne faut pas voir dans ce processus la mise en œuvre d'une opération graduelle visant à produire une vision progressivement synoptique et scrupuleusement fidèle de la réalité considérée. Il faut admettre, *a contrario* presque, que cette procédure repose sur un coup de force interprétatif. C'est tout le sens de l'hypothèse zéro que suggère d'utiliser Howard Becker, une hypothèse dont on soupçonne fortement qu'elle ne correspond pas à la réalité, dont on sent bien qu'elle n'est pas juste. En la déconstruisant et en lui opposant des arguments, en esquissant d'autres présomptions alternatives pour briser sa logique, on ouvre la voie à la compréhension d'autres possibilités, à la formation d'une autre hypothèse. Que cette forme de construction soit conçue comme une imagination réaliste, comme une affabulation ou bien encore comme une hypothèse zéro, son importance, dans le processus de découverte, ne se situe pas dans son exactitude mais dans le rôle essentiel qu'elle joue, celui d'organisateur du travail d'enquête, mais un organisateur dont on doit considérer que les jours puissent être comptés.

Pour comprendre cela, il convient, comme je l'ai déjà explicité dans un précédent texte, de dissocier l'opération d'interprétation du résultat de l'interprétation. Interpréter, dans le premier cas de figure, ne se distingue pas de la sur-interprétation puisqu'il s'agit, nécessairement, pendant l'opération, d'un dépassement du sens permis par les données. C'est justement ce dépassement qui constitue l'interprétation comme une interprétation ou, pour le dire autrement, c'est par la sur-interprétation-procédure, c'est-à-dire l'outre-passement de ce qui est strictement contenu dans les données, que l'interprétation est possible. Ce n'est qu'ensuite, et si possible le plus tôt possible dans une logique de comparaison permanente, que le résultat de cette opération doit faire l'objet d'une confrontation au réel et s'affronter à sa résistance. La sur-interprétation-résultat, en tant qu'abus, consiste par contre à s'en tenir à la prise de risque interprétatif sans ce retour à la contrainte empirique, à se crispier sur cette intuition raisonnée fondatrice. La sur-interprétation-résultat, c'est donc refuser d'examiner des alternatives, ne pas considérer le caractère temporaire de cette hypothèse explicative et ne pas se demander en quoi elle pourrait s'avérer fautive ou fallacieuse. Dès lors la solidité et la consistance de toute interprétation en sciences sociales se confrontent à un double principe de validité, d'une part, au regard du fait qu'elle fait sens, c'est-à-dire qu'elle propose une compréhension appropriée d'une réalité contextualisée, d'autre part, en raison du fait qu'elle se construit

en des ajustements progressifs à la résistance qu'offre cette réalité empirique et que pour ce faire elle est conduite à expliciter les procédures méthodiques qu'elle emprunte.

Être un adepte du puzzle (ou comment succomber aux charmes de la comparaison-découverte)

Interpréter en sciences sociales, c'est donc articuler étroitement conjectures et mises à l'épreuve. Ce qui permet un tel travail, c'est le raisonnement comparatif ou la méthode comparative continue, mettant constamment en rapport le sens produit avec les faits, avec le contexte et avec les connaissances disponibles. Mais là encore, pour bien comprendre ce qui est en jeu dans cette procédure, il me semble nécessaire d'opérer une nouvelle distinction et de dissocier comparaison-vérification et comparaison-découverte. La première s'apparente à un travail de décomposition analytique de la réalité, qui repose sur la construction de classes exclusives fondées sur un principe de similarité et sur la délimitation de catégories reposant sur un principe de différence. Cette acception de la comparaison est supportée par un postulat épistémologique clair, celui de la nécessité d'une classification préalable à l'étude empirique, sinon le risque est grand de ne pouvoir opérer aucun tri et de ne mettre aucun ordre dans ce que l'on cherche à saisir. La conséquence du choix épistémologique de la comparaison vérificatoire, comparant ce qui présente des attributs partagés, se fait sentir à deux niveaux : a) l'exclusion de la comparaison des cas sur lesquels on ne dispose pas d'une connaissance approfondie préalable; b) la suppression directe de la possibilité de la découverte. Les dangers contre lequel lutte cette option, ce sont le gradualisme, auquel il convient d'opposer la dichotomie, les pseudo-classes, dont il faut se prémunir par le principe d'exclusivité, le localisme, contrecarré par la différenciation des catégories, et l'élasticité conceptuelle à laquelle il importe de substituer des concepts durs et non ambigus. En résumé, dans ce modèle, comparer, c'est comparer le comparable, c'est trier la réalité à partir de critères préalablement et clairement identifiés.

Que se passe-t-il quand ladite réalité n'est justement pas connue, qu'elle est opaque – ou qu'à des fins de recherche, on veuille la considérer comme telle et que l'on mette volontairement entre parenthèses ce qu'on en sait déjà – bref quand, justement, on ne dispose pas de ces critères *a priori* et qu'il n'y a pas de comparatisme immédiat? Une chose est certaine, en toute logique, la comparaison-vérification n'est pas possible puisque ce qui en constitue l'élément nodal fait défaut. Ne faut-il pas concevoir alors une autre forme de comparaison, la comparaison-découverte? Comparer s'apparente ici à une action et non à un constat puisque l'objet de la comparaison n'est pas défini

préalablement et qu'il se dévoile, au contraire, chemin faisant dans la confrontation.

Mais, si l'on admet cette idée de travail de la comparaison qui crée les objets à comparer en cours de comparaison – une autre façon, moins conventionnelle que l'appellation théorie ancrée, de qualifier l'élaboration conceptuelle à partir des données –, alors il convient de réhabiliter le gradualisme, la non-exhaustivité, l'élasticité conceptuelle comme éléments centraux de la procédure de comparaison-découverte. Dès lors, la comparaison ne consiste ni à chercher le différent malgré les ressemblances, ni à chercher la ressemblance malgré les différences, mais à chercher le commun dans le différent.

Mais comment se construit cette comparaison chemin faisant? L'identification des opérations que suppose la réalisation d'un puzzle constitue une illustration fort éclairante. Bien sûr, là encore comme pour l'alpinisme, l'exemple est imparfait, et ce pour les mêmes raisons. En effet, même en jouant à l'aveugle, c'est-à-dire sans connaissance préalable de l'image à reconstruire, il existe bien une et une seule réalité à reproduire par l'assemblage des pièces, préexistante, même si non connue, à l'activité de reconstitution entreprise. Mais, oublions ce détail – qui n'en est pas un certes – pour concentrer notre attention sur les procédures à l'œuvre. Comment procède le joueur après avoir fait ce qui semble le plus évident, avoir sélectionné les pièces de bordure dont un côté est rectiligne? Il s'efforce de rassembler des pièces qui ont quelque chose en commun, une couleur le plus souvent. Supposons qu'il commence par du bleu. Il regroupe des pièces dont la propriété est d'avoir en commun une tonalité de bleu sans pouvoir affirmer qu'elles appartiennent à un même objet – cette tonalité de bleu peut se retrouver et dans le ciel et dans un vêtement d'un personnage – même si c'est pourtant ce qu'il présuppose.

Cette tonalité de bleu pourrait donc appartenir à n'importe quel objet qui est logiquement bleu ou qui aurait pu être illogiquement coloré en bleu. C'est à ce moment qu'intervient un premier saut interprétatif basé sur un double principe de plausibilité et de pertinence. Cette tonalité de bleu, c'est du ciel; c'est du ciel parce que ce bleu tire sur le bleu ciel et aussi parce qu'il y a souvent un ciel représenté dans les puzzles à reconstituer. Cette présomption est fondée sur une donnée prise pour acquise reposant sur le savoir commun ou sur l'expérience individuelle, sur une externalité qui ne sera pas, provisoirement, remise en question, sur quelque chose que le joueur va considérer comme une base de ce qu'il est en train d'échafauder. Ce faisant, le joueur occulte, sciemment ou non, des éléments de factualité ou des données d'expérience tout à fait plausibles qui pourraient venir fragiliser ou contredire

ce qu'il en train d'imaginer. Bon nombre de puzzles n'incluent pas de représentation du ciel, le bleu pourrait aussi être celui de la mer, souvent aussi présente dans les puzzles, le ciel n'est pas toujours bleu, la plupart du temps il ne l'est pas d'ailleurs. Bref, il faut temporairement faire taire d'autres interprétations possibles, tout en conservant à l'esprit que, si celle qui a été retenue ne s'est pas confirmée, il faudra revenir à une autre, esquissée, mais laissée de côté. Revenir à la mer après avoir essayé l'idée directrice du ciel en somme.

Mais restons-en pour le moment au ciel, provisoirement et localement stabilisé comme la plus plausible des hypothèses. Que fait donc le joueur, une fois le bleu qualifié de ciel, pour poursuivre sa quête de catégories permettant d'ordonner les pièces disparates qui sont sous ses yeux. Il va chercher ce qui peut être logiquement dans le ciel, un nuage, un avion, un oiseau. Cette fois-ci, il ne part plus de la couleur, mais de l'objet présupposé, même s'il passe toujours par l'identifiant couleur qui est le seul à être pour le moment accessible. Il va chercher le blanc nuage d'un cumulus, le rouge et vert d'une compagnie d'aviation, le noir du corbeau... Et cette quête peut confirmer l'hypothèse du ciel ou l'infirmier, et, dans ce dernier cas, elle passe par la formulation d'une nouvelle idée directrice. Le blanc nuage devient le blanc de l'écume d'une mer déchaînée, le rouge et vert de l'avion se fait voile d'un fragile esquif, le noir corbeau identifie désormais la couleur moirée du cormoran.

Le joueur de puzzle met en fait en œuvre deux types de mouvements interdépendants : 1) la réalisation d'observations, permettant la constatation de rapports entre des pièces, alimente la production de catégories constitutives d'une partie de l'ensemble de ce qu'il s'agit de reconstituer et 2) la présomption d'objets projetés de façon logique guide la recherche d'indices entendus alors comme micro-preuves. Dans ce raisonnement logique, les pièces existantes du puzzle peuvent prendre place et les autres, manquantes, sont logiquement présumées dans une perspective de pontage indiciaire et doivent donc être recherchées afin de devenir des supports validateurs de cette élaboration. Combinant considération des faits emmagasinés méthodiquement et considération des faits conçus logiquement, cette procédure opératoire se confronte constamment à l'épreuve de l'expérience et permet ainsi de rapporter le sens proposé pour qu'il coïncide avec les faits et qu'il apparaisse en même temps plausible et sensé. Si la métaphore du puzzle pour qualifier la résolution de l'énigme a du sens, il faut alors l'exploiter jusqu'au bout et considérer le fait que retrouver l'image du puzzle est une opération qui suppose de tenter des combinaisons différentes avec les pièces à disposition (c'est-à-dire sans que ne soit nécessaire l'adjonction de pièces nouvelles). Elle impose en effet

récurtivité et itération, c'est-à-dire de revenir en arrière, de reconsidérer les observations pour lesquelles il y avait déjà une explication pour voir si le sens de ces observations ne peut pas être interprété différemment afin de coller à une nouvelle construction hypothétique. En fait, la comparaison-découverte doit être pensée comme un champ d'expérience virtuelle qui construit et stratifie des objets-positions en catégories conceptualisantes par le marquage d'attributs, ce qui permet ce faisant de concevoir des non-objets-positions, c'est-à-dire des objets-positions non encore observés/constatés mais dont l'existence est logiquement déductible. Le travail interprétatif proprement dit consistera à transformer les vecteurs reliant ces objets-positions en axes analytiques porteurs de signification élargie. En ce sens, le travail de catégorisation par l'entremise de la comparaison-découverte, en tant que montée en généralité et donc qu'abstraction (au sens étymologique d'arrachement) du terrain, est à la fois une réduction simplifiante en même temps que dénaturante (en ce sens proche de la réduction culinaire qui produit une saveur originale et non présente dans les saveurs singulières des éléments qui sont assemblés dans la composition), et une extension élargissant le champ des éléments à considérer au delà du visible et du constaté empiriquement grâce à une opération de représentation virtuelle d'opposition et de relations logiques pré-visibles et anticipables.

Le travail de comparaison-découverte est porté de part en part par cette opération que l'on peut qualifier d'expérimentation logique. Il suit une double logique de comparaison, une comparaison horizontale et une comparaison verticale. La première, la comparaison horizontale, vient se substituer à la répétition des observations, mais elle remplit le même rôle en jouant de la méthode des identités et des différences. Ici, c'est l'amplitude des observations qui sert de support à la validation et à la montée en généralité. Cette idée de « largeur » du spectre signifie la nécessité de recueillir des informations sur tous les sujets concernés par la recherche et de prendre en considération le plus large spectre possible de personnes impliquées. La seconde, la comparaison verticale, implique une progression « chemin faisant » dans laquelle les indices donnent matière à l'élaboration d'une hypothèse explicative d'ensemble, mais une fois celle-ci élaborée, l'analyse revient en arrière et réexamine tous les cas pour voir s'ils peuvent trouver place dans ce modèle explicatif émergent. S'il n'en va pas ainsi, alors ledit modèle doit être réinterprété en entier depuis cette perspective de non-coïncidence avec certains éléments de la réalité observée. Le processus commence donc par une inspection intensive de cas particuliers, mis en rapport entre eux, pour dégager progressivement des catégories de plus en plus grandes en abstraction. Quand une observation entre en conflit avec un énoncé théorique provisoire, celui-ci doit être retravaillé en conséquence pour

arriver à une reformulation du cadre explicatif. Ce type de raisonnement procède en fait selon une double révision, révision en éventail vers les différentes formes interprétatives possibles et révision par retour au présent; il mobilise de façon étroite trois types de procédures, l'imagination (Comment cela pourrait-il bien se passer?), la consolidation (Cela pourrait bien être comme ça) et la validation (C'est bien ainsi que cela s'est passé). Cette comparaison systématique pluri-orientée, ne cherche pas à faire abstraction du contexte ni à en annuler les effets. Au contraire, elle se fait *in vivo* et, pour cela, elle interroge le contexte pour lui permettre de mieux parler, elle le travaille pour l'obliger à se contredire, elle le provoque pour l'obliger à se dire.

Conclusion

Pour conclure, essayons de tirer de cette mise à jour des opérations contenues dans l'interprétation sous contrainte, quelques compétences qu'il est souhaitable que développe qui veut mener une analyse en sciences sociales : la rigueur du raisonnement (à ne pas confondre avec cette antithèse de l'esprit de méthode qu'est la rigidité des procédures méthodologique), l'ouverture d'esprit supposant de percevoir le non- constaté comme d'accepter le non-anticipé et la disponibilité temporelle et intellectuelle impliquant la suspension des certitudes et la mise entre parenthèse de ce qui est déjà pris pour acquis, l'humilité reposant sur l'idée de la remise en cause de sa propre élaboration analytique comme moteur de la connaissance, la cohérence dans la conduite des opérations intellectuelles et la systématisme des procédures mises en œuvre, le sens du risque et le souci du contrôle... Mais avant tout, aucune interprétation nouvelle ne peut se faire sans référer à des interprétations précédentes. Aussi plus connaît-on ces dernières, plus connaît-on le champ scientifique et le champ empirique qu'on étudie, plus l'interprétation a-t-elle de chances à la fois d'être solide (étayée) et novatrice (originale). C'est en quelque sorte là le paradoxe central de l'opération interprétative, devoir faire tenir ensemble, d'une part, un profond stock de ressources analytiques, expérientielles, documentaires servant d'assurance de l'élaboration conceptuelle esquissée comme représentant un éventail des idées à creuser, d'autre part, une *époque* des connaissances acquises et des certitudes fonctionnelles. Probablement, pour tout chercheur, qualitatif comme quantitatif, pour tout agent voulant proposer une représentation renouvelée d'un pan de la réalité et ouvrir de nouveaux horizons, spatiaux et cognitifs, la plus grande difficulté, c'est-à-dire le cœur de l'activité, réside dans l'obligation de conjointre dans un même mouvement, découverte et preuve, projection et ancrage, imagination et contraintes.

Marc-Henry Soulet est professeur ordinaire de sociologie, titulaire de la Chaire de travail social et politiques sociales de l'université de Fribourg (Suisse), et Doyen de la faculté des Lettres. Il est actuellement Secrétaire général de l'Association internationale des sociologues de langue française et est Rédacteur en chef de la revue SociologieS. Il dirige la collection Res socialis chez Academic Press Fribourg où il a coordonné la publication de nombreux ouvrages sur les problèmes sociaux et l'intervention sociale. Il s'intéresse également à comprendre les logiques de la découverte en sciences sociales. Il ainsi publié : « L'angle mort de la logique de la découverte chez Howard S. Becker » dans Mercure D. (Éd.), L'Analyse du social. Les modes d'explication. Québec, Les Presses de l'Université de Laval, « Traces et intuition raisonnée. Le paradigme indiciaire et la logique de la découverte en sciences sociales » dans Paillé P. (Éd.), La méthodologie qualitative. Posture de recherche et travail de terrain, Paris, Éditions Armand Colin et « Interpréter, avez-vous dit! » dans la revue SociologieS en 2011. Il a aussi traduit et édité l'ouvrage de Anselm Strauss et Juliet Corbin, Les fondements de la recherche qualitative (Academic Press Fribourg, 2004), celui de Howard Becker, Le travail sociologique. Théorie et substance (Academic Press Fribourg, 2006) et dernièrement celui de Barney Glaser et Anselm Strauss, La découverte de la théorie ancrée (Armand Colin, 2010).